

1945 Des déportées entrent en convalescence en Suisse

Après l'horreur des camps, la Française Noëlla Rouget débarque en Suisse pour se refaire une santé. Elle se souvient

Cécile Denayrouse

Après les miradors, les barbelés et la sinistre cheminée fumante du crématoire, les montagnes enneigées du Pays-d'Enhaut. «La Suisse! Le paradis après l'enfer!» s'émerveille Noëlla Peaudeau dans une lettre à ses parents à la fin de l'année 1945. Près de septante ans plus tard, les yeux de cette dame de 93 ans pétillent de malice au souvenir de son séjour helvétique, ce voyage hors du temps qui lui a permis de sourire à nouveau.

Le mardi 3 avril 1945, lorsque Noëlla Peaudeau parvient à quitter enfin le camp de Ravensbrück, échappant de justesse aux chambres à gaz, l'impétueuse résistante de la première heure n'est plus que l'ombre d'elle-même. Sur son bras, le tatouage «27240» est bouleversant d'éloquence. «Je faisais partie d'un convoi de 300 survivantes, se souvient-elle. Lorsque nous sommes descendues du camion, étant donné notre état d'extrême faiblesse, quelqu'un a demandé si nous étions les femmes les plus malades du camp de Ravensbrück. On lui a répondu que, non, nous étions les plus valides...» Son état est préoccupant. La jeune femme de 26 ans ne pèse plus que 32 kilos, souffre d'œdèmes tuberculeux, du typhus et de pleurésie. A ses côtés, certaines de ses compagnes d'infortune sont en proie au scorbut ou à la dysenterie. Elle s'estime presque chanceuse. Au moins, elle est en vie et sa famille aussi.

«Une fois arrivées à Paris, ils nous ont désinfectées et minutieusement interrogées. Ensuite seulement, nous avons pu rentrer chez nous.» Mais après des mois de privation et de violences, se réacclimater à la vie quotidienne s'avère particulièrement compliqué. Comment raconter l'indicible? Qui peut comprendre? Les traces laissées par Ravensbrück sont tant morales que physiques. Percluse d'œdèmes,



Noëlla Rouget-Peaudeau: «Ces trois mois passés en Suisse à la sortie du camp de Ravensbrück m'ont permis de retrouver la vie.» OLIVIER VOGELSANG

Noëlla peine à recouvrer ses forces. Dans le courant de l'été, sa meilleure amie, Geneviève de Gaulle, nièce du général et elle-

«On a réappris à rire, on pouvait de nouveau chanter, ce qui nous était absolument impossible à Ravensbrück»

Noëlla Rouget-Peaudeau
Ancienne déportée française de la Résistance

même survivante des camps, la supplie d'accepter de partir en convalescence en Suisse. C'est qu'elle a donné des conférences et l'argent qu'elle a récolté lui a servi à

créer des foyers d'accueil pour anciennes déportées. Noëlla hésite... Elle vient à peine de retrouver sa famille, partir à nouveau lui déchire le cœur. Elle finit par accepter et débarque le 3 septembre au chalet *La Glumfluh*, à Château-d'Ex, avec une vingtaine d'autres jeunes femmes, comme elle rescapées des camps. Le décalage est flagrant. «La nourriture était abondante et délicieuse, les paysages féériques, l'air parfaitement pur... Nous avions l'impression de revivre!»

Sur place, c'est «Mademoiselle Irène», la maîtresse des lieux, qui veille sur les fragiles pensionnaires. «C'était une personne exceptionnelle. Pour l'anecdote, lorsqu'on lui a demandé de s'occuper de rescapées des camps, elle a rétorqué qu'elle ne possédait pas assez d'instruction, qu'elle ne se sentait pas assez cultivée. On lui a rétorqué: «Mais vous avez du cœur, c'est ce qui compte le plus!» C'était

parfaitement exact. Après avoir vécu dans la haine absolue, cette Suisseuse merveilleuse a été d'un réconfort infini.»

Noëlla se remplume. Mieux: elle se gave de rires, de sourires et de douceurs. «On a réappris à rire, on pouvait de nouveau chanter, ce qui nous était absolument impossible à Ravensbrück. Ce sont des petits riens qui nous ont permis de nous retaper. L'ambiance était cordiale, chaleureuse.» Au contact de ses camarades, des employées de *La Glumfluh* et de la population locale, Noëlla s'éveille à la vie. «La population de Château-d'Ex avait été mise au courant de notre arrivée. Lorsque nous avons été suffisamment robustes pour nous aventurer en ville, quelle ne fut pas notre surprise! Partout des cadeaux! Impossible de retourner au chalet les mains vides. Les gens nous offraient des pâtisseries, des places de cinéma... Nous étions régulièrement invitées à des

repas. Un accueil absolument exemplaire!»

Elle qui pensait repartir au bout de quatre semaines finit par rester deux mois supplémentaires, sur les conseils de son médecin, le Dr Exchaquet. «Si je n'avais pas écouté ce brave médecin, je n'aurais jamais rencontré mon mari! Nous nous sommes croisés à une fête publique à laquelle je ne voulais pas assister. Mes amis du chalet m'avaient forcé la main et j'avais fini par leur dire que j'accepterai de danser seulement si le blond, là-bas, m'invitait. Et, chose improbable, il m'a invitée! Nous nous sommes mariés à Genève quelques années plus tard, et je n'ai jamais quitté cette ville.»

Pour en savoir plus: Lire «Retour à la vie, l'accueil en Suisse romande d'anciennes déportées françaises de la Résistance», de Brigitte Exchaquet-Monnier et Eric Monnier. Editions Alphil.

1572 Le rescapé François Dubois trouve refuge à Genève

Seul de sa famille à y avoir échappé, l'artiste huguenot, choqué, peint le massacre de la Saint-Barthélemy

Patrice Chéreau n'est plus là pour dire si le tableau de François Dubois représentant le massacre de la Saint-Barthélemy lui a été utile pour son film *La reine Margot* (1994). C'est probable, car cette composition réaliste est l'œuvre d'un témoin oculaire, d'un rescapé de ce cauchemar, venu se réfugier à Genève à la suite de ces événements tragiques.

Né à Amiens en 1529, François Dubois se trouve à Paris en août 1572. Les noces de la sœur du roi Charles IX de France,

Marguerite de Valois, avec le roi Henri de Navarre, ont attiré beaucoup de huguenots (protestants français) dans la capitale. Le mariage est célébré le 18 août. Le fiancé étant huguenot et la fiancée catholique, l'échange des consentements a lieu sur une estrade dressée devant Notre Dame. La messe se déroule à l'intérieur sans Henri de Navarre, qui a refusé d'entrer dans la cathédrale.

François Dubois se promène sans doute tranquillement dans Paris cette semaine-là. Un séjour agréable dans une ville en fête, voilà de quoi mettre de bonne humeur notre quadragénaire à l'âme d'artiste. Un joli tableau de Paris lui trotte peut-être déjà dans la tête.

Cependant le climat est lourd. Et pas seulement parce que nous sommes en août. Deux mois et demi plus tôt, la mère du marié, Jeanne d'Albret, a trépassé à peine arrivée à Paris. Cette reine calviniste, veuve d'Antoine de Bourbon, a-t-elle été empoisonnée sur ordre de la reine mère Catherine de Médicis? La rumeur court. On la fait taire. L'autopsie



Le tableau de Dubois représente le massacre de manière détaillée. DR

ordonnée par le roi décèle une infection pulmonaire, vraisemblablement la tuberculose. A cela s'ajoutent des divergences d'ordre militaire, qui contribuent à échauffer certains esprits.

Conseillé par l'amiral protestant Gaspard de Coligny, Charles IX est tenté par une guerre contre le roi d'Espagne en Flandres. La reine Catherine et Henri de Guise - lequel reproche à Coligny la mort de son père - parviennent à dissuader le roi de suivre les conseils de l'amiral. Ce dernier est victime d'une tentative d'assassinat le 23 août. Guise tire les ficelles. Ce sera le prélude aux excès de cette horrible nuit de la Saint-Barthélemy.

Sur le tableau de François Dubois, on aperçoit Gaspard de Coligny, à demi défenestré du premier étage d'un bel immeuble. Dans la rue, le massacre fait rage. Les femmes et les enfants ne sont pas épargnés. On en voit poursuivis par les hommes en armes, brutalisés, transpercés puis laissés sans vie en pleine rue. La Seine est remplie de cadavres. On peut imaginer avec quels sentiments d'horreur

et de rage le peintre se remémore les moindres détails de ce massacre, lorsqu'il en fixe la représentation sur la toile. On sait que François Dubois vit périr sa famille cette nuit-là.

Ayant réussi à quitter Paris, le peintre est parmi les 2000 réfugiés que Genève accueille pendant cette fin d'été et cet automne 1572. Il réalise son *Massacre de la Saint-Barthélemy* dans la cité pleine à craquer de Genevois et de huguenots. Son tableau se trouve à Lausanne depuis la fin du XVIe siècle, venu dans cette ville dans les bagages d'une dame d'origine italienne, Marie de Gabiano. Il fait partie des collections du Musée cantonal des beaux-arts.

En mai 1576, sous le règne d'Henri III, une paix éphémère permet à de nombreux réfugiés de rentrer chez eux. Toutes les victimes de la Saint-Barthélemy sont réhabilitées et la famille de Coligny rétablie dans sa noblesse. Ayant perdu tous les siens, le peintre Dubois reste à Genève, où il meurt en 1584, âgé de 55 ans. Benjamin Chaux